

Vous pleurâtes, Saint-Père, et vos mains frémissantes
Lâchèrent les billets, et des larmes cuisantes
Obscurcirent vos yeux.....
Tel alors on vous vit, humble et n'osant y croire,
Pâlir épouvanté de votre propre gloire
Dans la splendeur des cieus.

Mais déjà votre nom, sur les harpes des anges,
Vibrant dans le concert des divines louanges
En accents si divins
Que tous les bienheureux de l'immense Empyrée
Se levèrent alors, mêlant leur voix sacrée
Au chœur des séraphins.

Gloire à lui ! s'écriait le peuple entier des justes.
Gloire à lui ! redisaient les confesseurs augustes
Et les profonds docteurs.
Gloire ! disaient encore les lévites.
Gloire ! disaient les voix lointaines des ermites
Épars sur les hauteurs.

Gloire à lui ! répétaient, en agitant leurs palmes,
Les martyrs, fleurs de sang aux yeux sereins et calmes
Comme l'aube du jour.
Gloire à lui ! redisait l'essaim des blanches vierges,
Dont les cœurs devant Dieu brûlent comme des cierges
Et se fondent d'amour.

Ainsi les cieus chantaient la bienvenue. — A l'heure
Où le peuple chrétien gémit encore et pleure
Dans la nuit du dehors,
L'Eglise triomphante arrive tout entière
Au devant du Pasteur qui, vêtu de lumière,
Vient du pays des morts.

+

Il est, au paradis, un trône que les anges
Bordent incessamment de leurs saintes phalanges
Avec les bienheureux ;
Un trône sans pareil que les ailes du Verbe,
En s'étendant sur lui, protègent d'une gerbe
De rayons amoureux.

Là règne sur les cieus la seule créature
Qui jamais du péché n'ait connu la souillure ;
Là rayonne et fleurit
Ce lys de pureté dont la chaste corolle
Conçut et produisit un jour à la parole
De l'éternel Esprit.

Là j'ai vu notre Père, ô peuple catholique,
Prosternant humblement son front apostolique,
Prier avec ferveur,
Pendant que les élus qui formaient son escorte,
En joignant les deux mains, invoquaient de la sorte
La Mère du Sauveur :
« Voici ton serviteur, ô Vierge salutaire !
« Celui qui proclama le sublime mystère
« De ta Conception !
« Quand le ciel tressaillait sous sa voûte éternelle
« En te voyant briller d'une gloire nouvelle
« Dans la sainte Sion ! »

Ils disent et, pendant que les cieus font silence
Devant l'Être divin qui de sa propre essence
A jamais se nourrit,
La Vierge s'est levée, elle quitte son trône,
Puis sur le front de Pie elle met la couronne
Et regarde, et sourit.

Et comme un rayon d'or dans l'onde fraîche et pure,
Ainsi se refléta, de figure en figure,
Ce sourire béni.
Et le Ciel ne fut plus qu'un immense sourire,
Semblable à l'océan quand le soleil se mire
Dans son cristal uni.

Et l'éther s'embrasa comme à l'heure où l'aurore,
Inondant de ses feux l'azur qu'elle dévore,
Empourpre l'Orient,
Et noyant toute chose en son éclat sublime,
Une gloire sans nom répandit dans l'abîme
Son flot luxuriant.

Et tout cet infini de lumière et de flamme
Bientôt ne parut plus, à l'œil troublé de l'âme,
Qu'un déluge de feu...
Toute forme expira devant ma vue éteinte —
Et là se termina cette vision sainte :
O frères ! Gloire à Dieu !

VICTOR CHRÉTIEN.

LETTRE DE FRANCE

PARIS, le 6 mars 1878.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai longtemps balancé à prendre mon parti sur le désir que vous m'avez exprimé ; je ne savais lequel me serait le plus difficile : de vous refuser ou de faire ce que vous me demandiez au sujet des Universités catholiques. Pour tracer aux lecteurs de la *Voix de l'Ecolier* un tableau fidèle des efforts héroïques de la France croyante dans la formation de ces Universités, il ne suffirait pas de quelques lignes écrites à la hâte dans les courts loisirs dont peut disposer un professeur dans une maison naissante, il faudrait des volumes préparés par de longues et difficiles recherches. J'aime pourtant mieux manquer aux règles de la prudence en cherchant à vous satisfaire qu'aux devoirs de l'amitié, en me refusant à ce que vous demandez.

Vous vous rappelez que la liberté de l'enseignement supérieur fut accordée à la France en 1875. Pour comprendre la nécessité de cette loi sur l'enseignement libre, il faut connaître ce que c'est que l'enseignement de l'Etat ; je vous dirai à ce sujet ma pensée toute entière avec le plus de clarté possible. L'enseignement de l'Etat n'est pas directement anticatholique, il n'est pas antichrétien, mais il lui manque trois caractères essentiels à tout bon enseignement : l'orthodoxie, l'unité et la constance, il lui manque surtout le sentiment religieux. Pour ne parler que de ce dernier point, la religion de l'Université est une espèce d'éclectisme dont le symbole paraît être : "*Ne quid nimis*". Inclinez-